



«Le rôle de l'art est d'accompagner le public dans un espace de discussion»

SCÈNE • La far° festival des arts vivants s'intéresse cette année à la dynamique du conflit et livrera «bataille», son intitulé, du 12 au 22 août à Nyon. Interview de sa directrice Véronique Ferrero-Delacoste.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CÉCILE DALLA TORRE

Pour ses trente ans l'an passé, le far° festival des arts vivants paraissait dans les rues de Nyon. Cette année, la guerre est au centre de la manifestation à la pointe des arts scéniques contemporains. Véronique Ferrero-Delacoste, sa directrice, en a composé la programmation comme une dramaturgie. L'ancienne danseuse évoque avec nous l'«esprit far°», ludique et insolite, qui règne en dépit d'une thématique en prise directe avec l'actualité. Où la danse et le cinéma n'hésitent pas à relayer le quotidien de réfugiés palestiniens dans les camps. Intitulée «Bataille», cette 31^e édition s'ouvrira mercredi prochain sur la note picturale de Paolo Uccello. On y parlera ensuite de chars d'assaut et de danses martiales pour finir par une transe hypnotique exorcisant la violence vécue. Interview.

Comment décide-t-on d'axer un festival comme le far° festival des arts vivants autour de la thématique de la guerre?

Véronique Ferrero-Delacoste: «Bataille» est un intitulé plutôt qu'un thème. Nous proposons des entrées différentes dans le cœur du sujet, comme des chapitres. L'émergence de ce titre est un processus que j'aime beaucoup, survenant après l'accumulation de rencontres et de discussions avec les artistes. Ensuite, il y a la réalité du far°. Même si elle se porte bien, la structure est en perpétuelle lutte pour maintenir son cap, son exigence, comme les artistes. Persévérance, conviction et combat seraient nos maîtres-mots. «Bataille», c'est aussi occuper un territoire. Alors que le far° n'est pas un festival politique, on donne cette année une place à des questions d'actualité comme celle de la Palestine avec la pièce *Archive* de l'Israélien Arkadi Zaidés (lire ci-dessous) et le film *Vidéocartographies: Aïda, Palestine* de Till Roeskens. Ce dernier a interviewé des habitants d'un camp à Bethléem au sujet de leurs trajets quotidiens. On voit ainsi les incidences



Véronique Ferrero-Delacoste, directrice du far°, qui ouvre mercredi. N.LIEBER

du conflit israélo-palestinien sur leur vie de tous les jours. La violence n'est pas uniquement liée aux attaques, elle est dans les tensions du quotidien.

Vous dites justement considérer la scène comme une zone de tension qui fait surgir un espace critique et ludique où, en référence à la philosophe politique Chantal Mouffe, les pratiques artistiques peuvent élaborer des mondes inédits. Le far° a avant tout un positionnement de défricheur à la pointe des arts scéniques contemporains. Il présente des propositions qui interpellent, que le spectateur ne subit pas mais qui le rendent actif. La scène sert en effet à proposer une réflexion, mais elle est aussi un espace ludique qui émane souvent des formes les plus innovantes données

à voir. L'intérêt de présenter des œuvres parmi les plus politiques du moment est d'offrir une autre place à ces conflits. A la différence du rôle purement informatif joué par les médias, l'endroit de l'art est d'accompagner le public dans un espace de discussion.

Engager cette «Bataille», est-ce pour vous un moyen de résister?

Rien n'est jamais acquis, même si le far° occupe une place de plus en plus grande sur le territoire romand et au-delà. Alors que tout semble accessible à tout le monde, au contraire, beaucoup de choses se referment. On constate une sorte d'appauvrissement et de nivellement. Il est important de proposer à travers l'art des approches autres que celles qui font masse.

Vous avez choisi Darren Roshier¹ comme nouvel artiste associé, qui assume aussi des fonctions politiques. Un personnage en soi?

En voyant sa première performance, nous avons été sensibles à sa capacité de conjuguer une pensée avec un personnage burlesque, attachant et drôle. Ses multiples casquettes, de conseiller communal veveysan et d'artiste, nous ont séduit. Le but est par exemple de lui faire rencontrer des philosophes qui vont nourrir sa recherche artistique. Il sera aussi intéressant de voir, par le biais d'un artiste politicien, comment fonctionne la politique culturelle de Vevey, une petite ville de la même taille que Nyon.

L'esprit far° n'est-il pas aussi incarné dans cette édition par la démarche insolite d'«entomologiste de guerre» proposée par Christophe Jaquet et Jean-Yves Jouannais avec la pièce 25 juin 1945, 15h30?

Effectivement, la rencontre que nous avons suscitée entre ces deux artistes montre comment un intitulé aussi sérieux peut être détourné de manière vivante, ludique et drôle. Cela fait sept ans que Jean-Yves Jouannais présente *L'Encyclopédie des guerres* au Centre Pompidou, une fois par mois. Progressivement, il se rapproche de la performance. Les éléments du réel et de la fiction commencent à se brouiller. Quand nous lui avons proposé de venir montrer un projet au far°, nous lui avons aussi suggéré une collaboration avec un comédien. Christophe Jaquet, artiste d'ici, incarne le collectionneur dans cette installation-performance au milieu des collages d'engins de guerre, très beaux plastiquement, qu'il a réalisés.

Vous évoquez le chorégraphe Arkadi Zaidés, qui se demande comment appréhender la situation politique en Israël à travers le corps. Sa pièce, Archive, parle-t-elle tout particulièrement à l'ancienne danseuse que vous êtes?

Cette pièce est celle qui a la plus forte dimension politique, et de politique internationale, du festival cette année. Ce qui n'est pas forcément ce que l'on aborde au far°. Or Arkadi Zaidés évoque la question de la violence par le corps, ce qui a été moins abordé par la scène. Il le fait non pas avec des mots précis, mais avec une énergie autre. On n'est plus dans un message comme ce pourrait être le cas dans du théâtre documentaire. J'accorde une grande place à la danse et au corps car, à mon sens, la discipline est parmi les arts vivants la plus aventureuse aujourd'hui. Certains chorégraphes me séduisent, non par leur vocabulaire particulier, mais par leur capacité à se servir d'un outil, le corps, pour dire au mieux une réalité.

La danse ne continue-t-elle d'ailleurs pas d'occuper une large place dans votre programmation?

Oui, on retrouvera par exemple Eszter Salamon, que nous invitons souvent. Ses cinq danseurs revisitent l'Histoire par le biais des conflits dans *Monument 0: Hanté par la guerre* (1913-2013) (lire ci-dessous). Heine Avdal et Yukiko Shinozaki nous emmènent de leur côté sur le front avec *Distant Voices*. Leurs danseurs recréent une micro-société. Mais ce sont Delgado Fuchs et Clédar et Petitpierre qui nous plongeront dès l'ouverture dans un vrai champ de bataille en réinterprétant la toile de Paolo Uccello *La Bataille de San Romano* dans une création unique faisant dialoguer danse et arts plastiques. Car nous pensons la programmation comme une dramaturgie. Là, ce sera une image pour nous introduire dans l'univers martial. Puis le festival s'achèvera par une pièce hypnotique pour deux danseuses qui nous sort de la scène et nous emporte. *Bolero Effect* est une sorte de transe en continu pour nous permettre d'exorciser la violence vécue. I

www.festival-far.ch
¹Notre portrait du Mag dans l'édition de demain.

«MONUMENT 0: HANTÉ PAR LA GUERRE (1913-2013)», ESZTER SALOMON

Anti-monument chorégraphié ou histoire des danses



La pièce s'inscrit dans le mouvement d'un anti-monument performatif. U. KAUFMANN

Pièce pour six danseurs, Monument 0: hanté par la guerre (1913-2013) transforme par incorporations et croisements entre cultures un matériau chorégraphique hybride. Elle questionne et subvertit la notion de monument ou lieu mémoriel au fil d'un travail au long cours. Ayant pratiqué pendant quinze ans les danses traditionnelles hongroises – dont elle a dévoilé la richesse dans *Magyar Tancok* (2005) –, la chorégraphe et performeuse Eszter Salamon a demandé à ses danseurs d'apprendre et de s'inspirer de danses martiales, tribales et folkloriques (60 chorégraphies) «cannibalisées» notamment sur Youtube. Le geste de l'artiste est de réécrire une histoire des danses. Le *crowdsourcing* est ainsi choisi pour subvertir la doxa et le récit de l'académisme chorégraphique. En Occident, ceux qui ont bâti l'histoire de la danse moderne auraient délaissé la plu-

part des expressions ethniques.

Les mouvements de la pièce participent de «la défense, de l'attaque et d'une préparation physique» selon Salamon. Mais ils émanent aussi de chorégraphies communautaires, notamment proche-orientales, axées sur le handicap physique et disant le corps blessé, meurtri. La démarche est de rapatrier la danse guerrière dans l'histoire des arts vivants de la scène. Elle s'inscrit dans «le mouvement d'un anti-monument performatif, éphémère par nature». Les danses martiales sont aussi interrogées pour leur «fonction sociale au sein d'une communauté», et leurs variantes rythmiques selon l'énergie du sol accompagnées de percussions corporelles et de chants.

Au début monte de l'obscurité un chant funèbre des Amérindiens Mapuches, en lutte multiséculaire pour la défense de leurs terres ancestrales, alors que des corps gisent sous une lumière

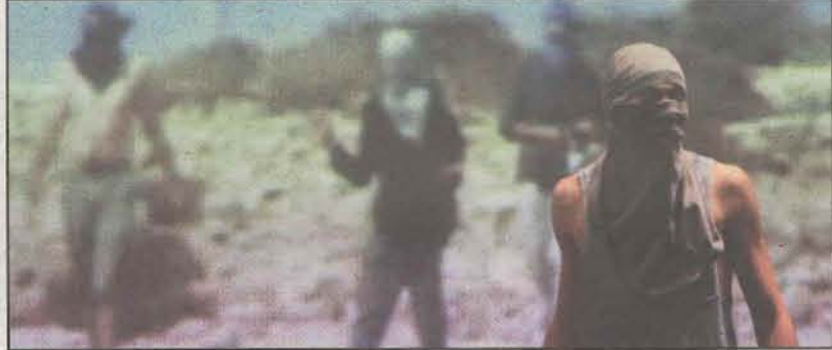
ténue. Composition musicale, le chant organique (exhalaisons, souffles, scansion des pieds) émanant des danseurs précède, accompagne et suit la visibilité de leurs mouvements, se déployant parfois dans une animation corporelle image par image. Pour Salamon, cette dimension énergétique, rythmique et pulsionnelle correspond à l'extrême physicalité des danses ethniques. En témoigne la variante angolaise du krump, qui découvre la rage, la grimace vitale, tant elle est «empreinte d'une intensité physique axée sur des contractions musculaires».

Avec des danseurs en combinaisons rendant photosensibles squelettes et maquillages peints en blanc, la pièce mêle l'ethnologie critique au surréel avant que les habits contemporains ne refassent surface et que les peintures corporelles s'effacent, dans une belle mise en abyme d'horizons culturels refigurés. Comme venue d'un au-delà, un danseur vaudou longiline fauche aléatoirement les pancartes affichant les dates des guerres, mettant à plat les massacres refoulés ou tus. «Tout ne peut être formulé afin d'entrer dans une conscience commune. Il s'agit d'un mécanisme lié à la peur, au pouvoir économique, politique et à des situations de domination, notamment coloniales», conclut la chorégraphe.

BERTRAND TAPPOLET
Me 19 et je 20 août, Arsenic, Lausanne, départ en bus de Nyon à 19h30

«ARCHIVE», ARKADI ZAIDÉS

Corps conflictuels



La douloureuse actualité du conflit israélo-palestinien perdure depuis si longtemps qu'elle finirait presque par nous laisser indifférents. *Archive* du danseur et chorégraphe israélien Arkadi Zaidés est sans doute l'unique geste chorégraphique néo-documentaire à mettre en lumière les brutalités et exactions de l'occupant. L'opus convoque des séquences tournées par des Palestiniens avec des caméras vidéos du Centre d'information israélien pour les droits humains dans les territoires occupés, B'Tselem. Sont ainsi documentées les innombrables atteintes aux droits humains impunies, un quotidien sous occupation en Cisjordanie, à Jérusalem-Est, Gaza, Ramallah et Hébron notamment, où tensions, humiliations et violences se succèdent en une spirale létale.

Le danseur se place entre le regard et ces images d'archives, dont des enfants israéliens s'attaquant à des bambins palestiniens. Sur un mode postural, son corps devient une instance de récits et commentaires. Il réfigure les mouvements d'oppression, les interromp avant de les aligner en boucle temporelle. Du sampling et mixage de ces gestes violents fragmentés surgit une vérité troublante. Elle est d'autant plus persistante que Zaidés a fréquenté la Batsheva Company d'Ohad Nahrin, dont la grammaire dansée s'enroule sur des anatomies arc-boutées, tordues, comme traversées d'impacts énergétiques. Sans oublier des rythmes qui alternent entre lenteur saisissante et frénésie rageuse de mouvements réitérés à l'extrême. BT

Ma 18 et me 19 août, 21h, Usine à Gaz, Nyon